

CHAPTER VI

Sixième période, 1812-1814

L'étoffe du héros et l'esprit de sacrifice

1. *Moscou incendié, 13 septembre au 19 octobre 1812*

Pour le général en chef Koutouzov, la bataille de Borodino était une véritable victoire, non simplement une victoire « morale ». Il le répétait à qui de droit, oralement et dans ses rapports et dépêches, jusqu'au jour de sa mort. Au reste, cette victoire fut reconnue au plus haut niveau, un peu hâtivement peut-être, par l'empereur Alexandre, qui élevait immédiatement Koutouzov à la dignité de feld-maréchal. Ses grands chefs d'unités, tels Raevsky et Stroganov, furent récompensés par des promotions, et Miloradovitch se comporta en vainqueur, comme à son ordinaire: chargé de commander l'arrière-garde pour protéger le repli sur Moscou, il soutint de nombreuses attaques des Français. Il rassemblait en sa personne toutes les qualités traditionnellement reconnues du héros militaire: lui-même se qualifiait de « chevalier sans peur et sans reproche », et son bouillant courage et son défaut de tactique le firent nommer par ses adversaires « le Murat de l'armée russe »¹.

Dans les faubourgs de Moscou, au cours de la deuxième semaine de septembre, Miloradovitch fit justement savoir à Murat, qui commandait la cavalerie à l'avant-garde de la Grande Armée, qu'il mettrait le feu à la ville si l'on ne lui laissait pas le temps de l'évacuer. Cette ruse eut son effet, bien qu'une fois abandonnée, Moscou brûlerait. La décision d'évacuer la vieille capitale fut prise par Koutouzov, de concert avec le comte Rostopchine, gouverneur général de Moscou, dès le 13 septembre. Sur le pont de la Iaouza, ils surveillent le défilé de citoyens et de soldats russes qui s'en vont. Les cosaques se retirent les derniers, lentement, tandis que les cavaliers de Murat les suivent à courte distance, sans intervenir. Lorsque le roi de Naples fait son apparition en personne, dans l'attente de nouvelles sur l'état défensif du Kremlin, les quelques Moscovites encore présents se regroupent autour du flamboyant général, aux cheveux longs, décoré de plumes et de galons d'or, et se demandent s'il ne s'agit pas du « tsar des Français »²!

¹ Leo TOLSTOY, *War and Peace*, IV, part 4, iv, p. 1083; Henri Troyat, *Alexandre I^{er}*, p. 214.

² TOLSTOY, *op. cit.*, III, part 3, xxv, p. 893-894; TROYAT, *op. cit.*, p. 213.

« Quel événement invraisemblable! », s'écrie Napoléon lors de son entrée dans cette ville morte, presque déserte³. Dans cette immense cité aux maisons vides, dépourvue de vivres et de fourrages, le pillage commence. Soldats affamés et repris de justice libérés de leurs prisons vident les caves, les cabarets et les entrepôts. Et dans la nuit du 14 septembre, les premières flammes s'élèvent des maisons en bois, et bientôt l'incendie, propagé de plusieurs points simultanément, gagne le cœur de Moscou. Tout comme à Smolensk, où l'armée russe a mis le feu avant de se retirer, Moscou a sans conteste été sciemment livrée aux flammes. Le gouverneur Rostopchine le reconnaît, tout en se rétractant par la suite. Miloradovitch en fut l'un des instigateurs. Et le lieutenant-général Stroganov, recevant quelques officiers à dîner chez lui le lendemain de l'évacuation de la capitale, écoute le prince Vladimir Golitsyne déclarer: « Je regrette seulement qu'en quittant Moscou nous n'ayons pas brûlé nous-mêmes nos maisons ». A Sophie, Paul s'en glorifie dans une lettre où il écrit que Napoléon comptait trouver à Moscou paix et abondance:

« Il y est arrivé, mais n'a trouvé qu'un monceau de cendres, débris d'incendie, le tout allumé par nos propres mains. Personne ne lui parle de paix, et, de même qu'un père qui tuerait plutôt sa fille que de la voir déshonorée, nous anéantissons Moscou au moment où nous ne pouvons plus la défendre [...] Il n'était guère accoutumé à de pareilles réceptions, même celle d'Espagne a été plus aimable, et le voilà terriblement désappointé »⁴.

Cette terrible conflagration a tout ruiné, dira Napoléon à Barry O'Meara, son médecin de Sainte-Hélène: qui aurait cru qu'une nation pouvait mettre le feu à sa capitale? Après avoir fait fusiller les incendiaires pris en flagrant délit, l'Empereur ne pourra s'empêcher d'admirer cet embrasement de fin du monde: « C'était le spectacle le plus grandiose, le plus sublime, et le plus effroyable que le monde eût jamais contemplé »⁵. Mais la Grande Armée campe désormais dans une ville dévastée.

Au fur et à mesure que la saison avance, les ressources se font de plus en plus rares, le nombre de maraudeurs aux alentours en fournit la preuve. Militairement, souligne Stroganov, qui prend le commandement du troisième corps au camp de Taroutino, « tous les chemins sont occupés, bloqués par nous ». En effet, plutôt que de s'éloigner vers Riazan à l'Est, ou vers Saint-Pétersbourg au Nord, Koutouzov a pris le sage parti d'obliquer vers l'ancienne route de Kalouga au Sud, et d'établir son quartier-général à Taroutino, non loin de Moscou⁶. Ici, le maréchal reconstitue ses forces. Il ordonne une nouvelle levée de recrues et dispose bientôt de 80 000 fantassins et de

³ TROYAT, *op. cit.*, p. 217; Anka MUHLSTEIN, *Napoléon à Moscou*, Paris, Odile Jacob, 2007, 305 p.

⁴ NICOLAS MIKHAÏLOVITCH, *Le comte Paul Stroganov*, I, p. 112 et III, p. 148.

⁵ Barry E. O'MEARA, *Napoleon in Exile; or, a Voice from Saint Helena*, I, p. 121; *Napoléon dans l'Exil*, I, p. 195.

⁶ *Ibid.*, I, p. 111; Tolstoy, *War and Peace*, IV, part 2, ii, p. 989-990; Dominic LIEVEN, « Borodino and the Fall of Moscow », *Russia against Napoleon: the Battle for Europe, 1807-1814*, London, Allen Lane, 2009, p. 174-214.

35000 cavaliers bien équipés avec, à leurs côtés, 200 000 miliciens, installés en cercle autour de Moscou. Son parc d'artillerie s'accroît de cent seize canons⁷.

Dans l'espoir que les Russes voudront négocier, Napoléon écrit d'abord à « son frère Alexandre » pour lui annoncer que « la belle et superbe ville de Moscou n'existe plus »; Rostopchine l'a fait brûler, quatre cents incendiaires ont été arrêtés sur les faits, ils ont été fusillés; il suffit d'un billet du tsar pour conclure la paix. Alexandre ne daigne pas répondre⁸. Et le 3 octobre, Napoléon écrit à Koutouzov pour lui annoncer qu'il lui envoie un émissaire, son aide-de-camp le général Lauriston, afin d'entrer en pourparlers. Et Koutouzov lui répond; « Je serais maudit par la postérité si l'on me regardait comme le premier moteur d'un accommodement quelconque. Tel est l'esprit actuel de ma nation ». A Lauriston, le maréchal précise que « le peuple russe considère les Français comme des Tartares de Gengis Kahn. - Il y a quand même une différence! s'écrie Lauriston. - Le peuple russe n'en voit aucune! », réplique Koutouzov. Et l'impératrice Elisabeth, dans une lettre à sa mère, confirme cet état d'esprit: « Voilà donc cette *horde de barbares* logée sur les ruines de cette belle capitale »⁹.

Quant à l'empereur Alexandre, il reste intransigeant et exhorte son commandant en chef à ne pas céder d'un pouce: « à l'heure présente, aucune proposition de l'adversaire ne m'incitera à cesser les combats et, ce faisant, à affaiblir l'obligation sacrée de venger ma patrie offensée ». Koutouzov a du mal à empêcher ses généraux, dont l'ardeur frôle la témérité, d'en venir aux mains avec les forces françaises. Mais tout mouvement superflu ou risqué ne peut qu'affaiblir son armée, car les jeux sont loin d'être faits. Le combat de Vinkovo devant Taroutino, le 18 octobre, où le corps de Murat de 20 000 hommes est repoussé par Bennigsen et Miloradovitch, a cependant l'avantage de convaincre Napoléon qu'il est temps de quitter Moscou. Après trente-deux jours d'occupation de la ville saccagée, il ordonne le départ le 19 octobre¹⁰.

⁷ TROYAT, *op. cit.*, p. 221.

⁸ Lettre du 20 septembre 1812, *ibid.*, p. 222.

⁹ *Ibid.*, p. 219, 223; TOLSTOY, *op. cit.*, IV, part 2, ii, p. 990.

¹⁰ *Ibid.*, IV, part 2, iv, p. 992-993, et index historique, p. 1262; TROYAT, *op. cit.*, p. 223.

2. Le repli jusqu'à Vilna: Koutouzov, héros malgré lui

La stratégie de non-confrontation de Koutouzov entraîne une tactique de repli systématique. Jusqu'à la fin de la campagne, son activité principale consiste à restreindre l'ardeur de ses troupes, en usant de son autorité, mais surtout d'adjurations ou de ruses, pour les dissuader de donner l'assaut inutilement contre l'ennemi en perdition. Koutouzov se dérobe lorsque l'ennemi s'enfuit. Pourquoi encourir des pertes dans des affrontements meurtriers? Pourquoi se voir obligé d'achever de pauvres diables agonisants? Mais il n'y réussit qu'à moitié. Ainsi, la sanglante bataille de Malo-Iaroslavets, le 24 octobre, à laquelle participe Paul Stroganov, a pourtant pour effet de détourner Napoléon, qui vient de quitter l'ancienne capitale, d'une marche hasardeuse par Kalouga vers les riches provinces du sud. Elle l'oblige à prendre de nouveau la vieille route de Smolensk qui n'offre aucune possibilité sérieuse de ravitaillement. Ainsi, l'engagement de Vyazma, entre Moscou et Smolensk, le 3 novembre, à laquelle le bouillant Miloradovitch, à l'avant-garde, inflige aux Français des pertes supplémentaires. Ainsi, les combats violents autour de Krasnoïé, du 16 au 19 novembre, quand tombent les premières neiges et pendant lesquels Stroganov et Golitsyne aident Miloradovitch à mettre hors de combat une bonne partie du corps du maréchal Ney¹¹. Vingt-six mille prisonniers, des centaines de pièces d'artillerie, un bâton de maréchal (mais non le maréchal lui-même) tombent aux mains des Russes. Lors de tous ces affrontements, les généraux russes, en s'efforçant de barrer la route à la Grande Armée décimée et de la harceler sans répit, agissent contrairement aux instances de Koutouzov, à qui ils finissent par envoyer « une enveloppe contenant, à la place d'un message, une feuille de papier vierge »¹².

Mais entre Moscou et Vyazma, entre Vyazma et Smolensk en ruine, la Grande Armée fondit d'elle-même, perdant au moins un tiers de ses effectifs. C'est pourquoi le vieux maréchal s'opposa obstinément à l'offensive. De Krasnoïé, le 19 novembre, Paul annonce à Sophie le « deuxième acte de notre tragédie: ils [les Français] meurent de faim, la charogne leur unique nourriture ». A Orcha, sur le Dniepr, le 22, l'ennemi encerclé s'occupe à traverser le fleuve et Paul attend impatiemment le troisième acte, « son évacuation au-delà de nos frontières »: la déroute de Bonaparte est à vrai dire un phénomène « effrayant ». Il se mémorise le premier acte de cette tragédie, l'abandon puis la destruction de Moscou: « Je ne la regrette pas, sa reddition a sauvé l'Empire »¹³. La traversée de la Bérézina en Biélorussie, spectacle dramatique qui frappera l'imagination de la France entière, s'avère un incident sans importance stratégique pour

¹¹ PIGEARD, *op. cit.*, p. 427-430.

¹² TOLSTOY, *War and Peace*, IV, part 2, xviii, p. 1027, xix, p. 1030, et part 4, iv, p. 1084; NICOLAS MIKHAÏLOVITCH, *op. cit.*, I, p. 112; TROYAT, *op. cit.*, p. 224.

¹³ TOLSTOY, *op. cit.*, IV, part 2, xix, p. 1029; NICOLAS MIKHAÏLOVITCH, *op. cit.*, III, p. 152-157.

les Russes, même si l'on reprochera par la suite à Koutouzov de ne pas avoir tiré profit de ce piège pour infliger à Napoléon le coup de grâce.

Napoléon maintint jusqu'à sa mort que « la marche de son armée, au sortir de Moscou, ne doit pas s'appeler une retraite, puisque cette armée était victorieuse [...] L'armée ne se retira pas sur Smolensk parce qu'elle était battue, mais pour hiverner en Pologne et marcher au printemps sur Saint-Pétersbourg ». La véritable cause de la catastrophe qui frappa la Grande Armée fut la perte des attelages des convois et de la majorité des chevaux de la cavalerie et de l'artillerie: « il n'a manqué à l'armée que trois jours pour achever sa retraite en bon ordre: mais dans ces trois jours elle perdit trente mille chevaux »¹⁴.

Lorsqu'enfin, après le départ précipité de l'empereur français, les débris de la Grande Armée, confiés à Murat¹⁵, atteignent Vilna en Lituanie par un froid de moins 28° celsius, et ne pouvant s'y maintenir, se dirigent vers le Niémen, Paul annonce à sa femme que Napoléon « ne souille plus par sa présence le territoire russe ». Koutouzov entre à Vilna le 12 décembre, Alexandre et sa suite y arrivent le 23. Le feld-maréchal rencontrera le souverain pour une dernière entrevue, il écoutera passif ses remontrances au sujet des erreurs commises à Krasnoïé et sur la Bérézina, ainsi que ses projets pour la poursuite de la campagne à l'étranger. Entrevue à l'issue de laquelle Koutouzov, déjà promu prince de Smolensk après la bataille de Krasnoïé, reçoit comme ultime récompense de ses loyaux services le grand cordon de l'ordre de Saint-Georges, première classe¹⁶.

Arrêtons-nous sur le cas à bien des égards ambigu du commandant en chef des forces russes. La campagne de dénigrement a commencé de son vivant. Tandis que Napoléon a été reconnu comme un « grand homme », Koutouzov a été dépeint par l'étranger comme un vieux courtisan faible, corrompu et rusé¹⁷. Agé de 67 ans lors de la campagne de Russie, borne, gourmand, gros et gras, préférant le cabriolet à la monture, cédant à la somnolence, son portrait est loin d'être flatteur. Le général Langeron, noble nivernais émigré qui proposa ses services à Catherine II en 1790 et participa à la plupart des guerres russes (contre les Français, les Suédois, les Turcs), le décrit très péjorativement dans ses mémoires comme un être rébarbatif, paresseux, égoïste, libertin, crapuleux, obèse et sale, faisant endosser à d'autres la responsabilité de ses

¹⁴ E. de LAS CASES, *Mémorial de Saint-Hélène*, éd. G. WALTER, 2 vol., Paris, Gallimard (Pléiade), 1963, II, p. 1378-1379.

¹⁵ Murat fut nommé commandant en chef en son absence par Napoléon le 5 décembre, mais il « se laissa imposer par quelques cosaques »; on évacua Wilna dans la nuit, c'est alors que datent les grandes pertes de cette campagne; Napoléon critiqua cette « conduite insensée »: *Mémorial de Saint-Hélène*, éd. J. TULARD, p. 1380; et Jean TULARD, *Murat*, Paris, Fayard, 1999, p. 313-316.

¹⁶ NICOLAS MIKHAÏLOVITCH, *op. cit.*, III, p. 154 et 309; TOLSTOY, *op. cit.*, IV, part 4, x, p. 1100; TROYAT, *op. cit.*, p. 226-227.

¹⁷ TOLSTOY, *War and Peace*, IV, part 4, iv, p. 1084.

erreurs et négligences¹⁸. Koutouзов fut également critiqué par Napoléon, son principal adversaire:

« Qu'a fait ce Koutouзов? Il a compromis l'armée à la Moskowa et a été la cause de l'incendie de Moscou. Dans la retraite, où il n'avait à combattre que des corps inanimés, que des spectres ambulants, qu'a-t-il entrepris? Tous les autres généraux russes valaient mieux que cette vieille douairière de Koutouзов »¹⁹.

Mais, comme nous l'avons vu, Koutouзов est le héros en temps réel de Paul Stroganov, qui a combattu à ses côtés. La gloire du maréchal Koutouзов, écrit-il à Sophie, c'est d'avoir su *profiter des circonstances*: « n'est-ce pas que le grand Napoléon passe pour le plus grand homme des siècles présents, passés et futurs, parce qu'il a su toujours profiter des circonstances? »²⁰. Koutouзов fut par la suite porté aux nues par Alexandre Pouchkine, poète persécuté devenu chantre national sous Nicolas I^{er}. Dans son ode *Devant le saint tombeau*, écrite lors de l'écrasement de l'insurrection polonaise en 1831, Pouchkine s'adresse à Mikhaïl Koutouзов, sauveur de la Russie contre Napoléon: « Lève-toi, sauve le tsar et nous ». C'est à lui qu'il rend grâces pour avoir refoulé la Grande Armée, suscitant ainsi la haine des peuples subjugués:

« Nous haïr? Et pourquoi? Serait-ce point peut-être
parce que dans l'horreur des flammes de Moscou
nous n'avons point voulu, nous Russes, nous soumettre
au joug déshonorant qui ployait votre cou?
Parce que nous avons fait rouler dans l'abîme
l'idole qu'adoraient vos lâches potentats,
parce que nous avons affranchi vos États,
vaincu la tyrannie et châtié le crime?
Parce que notre sang, Europe, a racheté
ta paix et ton honneur, avec la liberté? »²¹

Réhabilitation parachevée par Tolstoï qui en a fait le véritable héros de *Guerre et paix*²². Dans une analyse très serrée, Tolstoï précise que la conduite du maréchal était invariablement axée sur un seul but et qu'il est difficile de trouver un autre exemple historique d'un but ainsi fixé et poursuivi sans relâche. Son langage était celui du peuple, terre-a-terre, parfois grossier, mais toujours compris par le simple soldat.

¹⁸ J. GARNIER et E. de WARESQUIEU, art. Langeron, *Dictionnaire Napoléon*, p. 1007-1008 et 1028-1029.

¹⁹ E. de LAS CASES, *Mémorial de Saint-Hélène*, éd. G. WALTER, 2 vol., Paris, Gallimard (Pléiade), 1963, II, p. 1124.

²⁰ Lettre à Sophie, Vilna 23 décembre 1812, NICOLAS MIKHAÏLOVITCH, *op. cit.*, III, annexe xix, p. 155, 311.

²¹ POUCHKINE, « Aux calomnieurs de la Russie », 1831, dans *Œuvres poétiques*, I, p. 200-201; M. HELLER, *Histoire de la Russie*, p. 711.

²² Roger PARKINSON, *The Fox of the North: the life of Kutuzov, general of «War and Peace»*, New York, D. McKay, 1976.

Koutouzov ne parla jamais de quarante siècles qui nous regardent du haut des pyramides²³, il ne prétendit jouer aucun rôle, disait les choses les plus simples et ordinaires, prononçait même à l'envi des paroles dénuées de sens ou contraires à la réalité, telles que « je n'abandonnerai pas Moscou sans livrer bataille ». Mais lui seul affirmait que « la perte de Moscou n'est pas la perte de la Russie »; à Lauriston qui proposait la paix, « qu'il ne pouvait y avoir la paix, car telle était la volonté du peuple »; lui seul, pendant la retraite française, disait que toutes nos manœuvres sont superflues, les choses se font d'elles-mêmes mieux qu'on ne l'aurait voulu, qu'il fallait donner à l'ennemi « un pont en or », qu'il fallait conserver les hommes jusqu'à la frontière, qu'il ne donnerait pas un seul Russe pour dix Français. Il désirait chasser l'ennemi de Russie, mais en allégeant le plus possible la détresse du peuple et de l'armée. Lui seul, le temporisateur, dont la devise était « patience et temps », l'ennemi de l'action décisive, qui avant le début de la bataille d'Austerlitz disait qu'elle serait perdue, qui à Borodino, malgré l'assurance donnée par ses généraux que la bataille était bel et bien perdue, malgré l'exemple inouï dans l'histoire d'une armée qui recule après avoir gagné une bataille, lui seul, contredisant tout le monde, affirmait jusqu'à sa mort que la bataille de Borodino avait été une victoire. Lui seul, pendant que dura la retraite des Français, voulut s'abstenir de tout combat et éviter à tout prix une nouvelle guerre en s'arrêtant à la frontière russe, sans la franchir²⁴.

Encensé par Staline pendant la seconde guerre mondiale, Koutouzov devint alors héros *a posteriori* de l'Union soviétique, objet d'une vénération et d'une glorification officielles²⁵. Il avait incarné de son vivant le sentiment patriotique, ayant été choisi « par son peuple », contre la volonté du tsar, comme représentant d'une lutte nationale. Ici on retrouve l'un des thèmes de Pouchkine et de Tolstoï. Celui-ci faisait remarquer que Koutouzov, porté par ce sentiment national au sommet du pouvoir militaire, s'astreignit comme commandant en chef, non pas à tuer et à détruire les hommes, mais à les épargner et à les plaindre: figure simple et modeste et donc vraiment majestueuse, qui ne cadre guère avec l'image du « héros » européen telle que l'histoire nous l'a transmise. En tant que Russe, Koutouzov avait fait son devoir, et n'ayant plus rien à faire, il mourut (le 28 avril 1813, à Bunzlau en Silésie).

Selon le tandem simplificateur que représente la formule « guerre et paix », Koutouzov évoque en quelque sorte l'esprit pacifique, à l'encontre de Napoléon qui incarne le « génie de la guerre ». Quand Alexandre découvrit toute l'horreur de la campagne de Russie, qu'on lui parla des quelques quatre cent trente mille morts sur le parcours des deux armées entre Moscou et Vilna, ce nombre effroyable lui fit sans doute comprendre la sagesse de son commandant en chef, qui le pressait à déposer les armes,

²³ Proclamation de Bonaparte en Égypte: « Soldats, du haut de ces monuments, quarante siècles vous regardent! », citée par Louis MADELIN, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, Paris, Robert Laffont, 2003, I, chap. xvi, p. 424.

²⁴ TOLSTOÏ, *op. cit.*, p. 1085-IV, part 4, v, p. 1085-1087.

²⁵ Gérard WALTER, art. Koutouzov, *Mémorial de Sainte-Hélène*, II, p. 1126.

qui répugnait à lancer ses troupes au-delà des frontières après tant de combats et tant de sang versé. La décision d'Alexandre de poursuivre la guerre à l'étranger était cependant motivée par le fait qu'il disposait encore d'une armée de près de 600 000 recrues sur pied de guerre et qu'un tel dispositif serait difficile à reconstituer. En outre, il fallait vaincre Napoléon, et faire pression sur la Prusse et l'Autriche pour que ses deux puissances participent à l'estocade finale. Celle-ci lui serait administrée à la bataille des Nations à Leipzig en 1813.

Koutouzov, cependant, pensait surtout à consolider la défense des frontières. Il ressemble à certains égards à Lazare Carnot, soldat comme lui, organisateur de la victoire en l'an II, qui après avoir présidé à la défense nationale renonça aux conquêtes inutiles, qui en bon républicain avait l'âme d'un pacificateur. Ces hommes, qui répugnaient à l'action héroïque, qui ne briguaient ni la gloire ni le martyre, ont par leur exemple obtenu que se propage une idée simple mais essentielle: que sans *la paix* il ne peut y avoir ni État de droit, ni bonheur commun.

3. *Poniatowski, « le vrai roi de Pologne »*

Quand il prépare l'invasion de la Russie, Napoléon en fin diplomate fait miroiter la perspective du rétablissement de la Pologne dans ses anciennes frontières. Dès mai 1812, il ordonne la convocation d'une Diète extraordinaire, qui proclamera le rétablissement du royaume de Pologne. Le vieux prince Casimir Czartoryski, parent d'Adam, devient président du conseil de la Confédération, à l'instigation de Napoléon, qui orchestre une propagande anti-russe destinée à attiser les sentiments belliqueux des Polonais. À la tête du ministère de la Guerre, Poniatowski vient de doter le grand-duché de Varsovie d'une nouvelle armée polonaise qui se distinguera par la suite dans toutes les batailles napoléoniennes. Lorsque la Grande Armée traverse le duché, semant la ruine dans les campagnes, Napoléon fait incorporer le contingent polonais de cent mille hommes dans les rangs de son dispositif de guerre, laissant néanmoins un tiers, soit 37 000 hommes, à Poniatowski: cette force constituera le 5^e corps, qui se couvrira de gloire à Smolensk, à Borodino, puis devant Moscou, et lors de la retraite de Russie pendant l'hiver. Poniatowski sera blessé au passage de la Bérézina. Deux mille hommes seulement resteront sur pied pour ramener à Varsovie toute l'artillerie, les pertes polonaises s'élevant à 70 000 hommes.

Enfin, malgré le grand nombre de victimes, malgré la perte de la Lituanie, Poniatowski opta pour la fidélité, à l'image des volontaires polonais qui, ayant partagé les malheurs des Français, n'ont cessé de vénérer l'Empereur dans la défaite²⁶. Après avoir reformé les débris de l'armée polonaise, il rejoignit Napoléon en Saxe en juillet

²⁶ Adam MICKIEWICZ, 67^e leçon, *Les Slaves*, p.157-160.

1813, remporta les rencontres de Löbau, Altenburg et Pening. Son héroïsme à la bataille de Wachau lui vaut le bâton de maréchal, le 16 octobre 1813. Il compléta sa légende trois jours plus tard, lors de la retraite française à la suite de la bataille de Leipzig, préférant pousser son cheval dans les flots de l'Elster et s'y noyer plutôt que de se rendre²⁷.

Poniatowski doit-il être considéré comme un guerrier malchanceux, un héros de légende ou un martyr avant l'heure? Si, à l'instar de Kosciuszko, il incarne le patriotisme polonais, il avait servi plusieurs maîtres à tour de rôle dans l'espoir de sauver son pays du démembrement. En mettant ses forces à la disposition de Napoléon, il misait sur le succès du conquérant mais perdait son pari. Il compromettait sa marche de manœuvre au moment où l'empereur subissait la plus grande défaite de sa carrière, catastrophe qui mit fin au rêve d'une renaissance polonaise. Mais dans l'hypothèse d'une victoire de la Grande Armée, Poniatowski aurait-il su résister aux efforts de Napoléon de le récupérer en l'intégrant à son empire? Mesurait-il, comme Kosciuszko, tous les risques d'une hégémonie étrangère? Il est incontestable que Napoléon admirait en Poniatowski le courage du soldat et la fibre du patriote: « C'était mon intention de le faire roi de Pologne, si j'avais réussi en Russie », expliqua-t-il à Sainte Hélène: « le vrai roi de Pologne, c'était Poniatowski, il en réunissait tous les titres et il en avait tous les talents »²⁸. En tout état de cause, le titre de maréchal de France qui lui est décerné à quelques jours de sa mort peut être considéré comme un hommage rendu à son pays dans l'espoir de sa prochaine réintégration dans la famille des nations européennes.

On peut à juste titre se demander ce que serait devenu le grand-duché de Varsovie, si Napoléon « fût revenu vainqueur de Moscou ». Un royaume de Pologne rétabli eût été une barrière, une « digue », selon l'expression de Napoléon, contre l'expansionnisme du formidable empire russe, susceptible d'accabler l'Europe²⁹. Mais la Pologne eût-elle vraiment recouvré son statut de royaume *indépendant*? Déjà affublée d'institutions politiques et administratives françaises, de départements, de préfectures, d'un Code civil à la française, eût-elle été assimilée, à côté des autres royaumes et principautés, au vaste empire pacifique auquel rêvait Napoléon, reléguée au rang d'une province parmi d'autres, ayant Paris comme capitale du monde? Nous évoquerons au chapitre suivant le projet ambitieux de paix européenne que caressait l'empereur. La Pologne n'aurait-elle plus été qu'un avant-poste de la civilisation française sur ses marches orientales, face à une Russie apprivoisée? De telles spéculations ne sont pas déplacées, dans l'optique d'un règlement rationnel du « problème polonais ». Toujours est-il que la brève existence du grand-duché de Varsovie, assujetti à la France napoléonienne à laquelle il ne pouvait survivre, a valeur de symbole: elle constitue la

²⁷ BEAUVOIS, *op. cit.*, p. 213.

²⁸ Barry E. O'MEARA, *Napoleon in Exile; or, a Voice from Saint Helena*, 2 vol., New York, Peter Eckler, 1888, I, p. 118; *Mémorial de Sainte Hélène*, éd. TULARD et SCHMITT, 2 vol., Paris, Seuil, 1968, II, p. 1520.

²⁹ O'MEARA, *op. cit.*, I, p. 21.

preuve que les partages successifs de ce pays meurtri ne pouvaient être considérés comme définitifs, que le peuple polonais continuerait à lutter pour son identité nationale. Le duché devint ainsi la source de mythes dynamisants et le culte de Napoléon continuera à animer les patriotes polonais, tels les insurgés de 1830. Les mirages glorieux de l'époque napoléonienne, portés par Poniatowski, promettaient à la Pologne une victoire certaine, même s'il lui faudrait encore près d'un siècle pour l'obtenir³⁰.

4. *Les campagnes de 1813 et 1814: le martyr des Stroganov ; Sophie Stroganov et l'héritage de Rome*

Celui qui se découvre véritablement l'étoffe d'un héros, c'est l'empereur Alexandre. Aux yeux de la cour, de l'armée et de son peuple uni, la guerre patriotique s'est incarnée, non en la personne du vieux maréchal borne qui esquivait le combat, mais en la personne du tsar résistant. Celui-ci se sent transformé en un monarque couronné par ses sujets, qui obéit à la volonté populaire et entraîne ses fantassins à la victoire. Loin de s'arrêter au Niémen, comme le lui conseille Koutouzov, il entend poursuivre la lutte contre la tyrannie au-delà des frontières, non pas en despote conquérant, mais en libérateur et aussi en pacificateur, à l'échelle universelle. Il ne désire pas s'emparer de territoires pour lui, mais libérer les peuples asservis et dispenser la justice pour tous. Avant son départ de Saint-Petersbourg, l'impératrice Elisabeth lui a donné une Bible, dont la lecture désormais va nourrir ses réflexions politiques³¹. Se sentant destiné à être le sauveur de l'Europe, et investi de cette mission quasi-divine, il continuera donc la guerre de libération contre Napoléon, en Pologne, en Prusse, dans les principautés allemandes, jusqu'en France: il compte la terminer à Paris.

L'empereur est devenu une source d'inspiration pour son entourage. Parmi ses proches, son ami de jeunesse, le comte Paul Stroganov s'est confirmé l'un des ses meilleurs lieutenants. Mais Paul est malade, atteint de tuberculose³². Après s'être octroyé quelques semaines de repos à Pétersbourg, il reprendra bientôt son épée pour suivre son empereur dans sa nouvelle campagne européenne libératrice. Cette fois-ci, il emmène avec lui à la guerre son fils unique, Alexandre, âgé à peine de dix-huit ans. But ultime de leur épopée: Paris, que lui, Paul, avait découverte au même âge en 1789, en pleine effervescence: lorsque « nous avons vu à Paris un peuple entier saisissant avec enthousiasme le bonnet de la liberté, faire tomber à sa vue tous les vils tyrans qui le

³⁰ La Pologne en tant que nation demeurera rayée de la carte européenne jusqu'à la fin de la première guerre mondiale en 1918, soit cent-vingt-trois ans de disparition: Fr. BAFOIL (directeur), *La Pologne*, Paris, Fayard/CERI, 2007, p. 25; SENKOWSKA-GLUCK, art. cité, p. 1347; BEAUVOIS, *op. cit.*, p. 214.

³¹ TROYAT, *op. cit.*, p. 228-229.

³² NICOLAS MIKHAÏLOVITCH, *op. cit.*, I, p. 112.

menaçaient, lorsque, dis-je, je pense à cette belle révolution dont nous avons été les témoins [...], avec quelle horreur j'envisage le spectre hideux du despotisme »³³.

Père et fils participeront à la campagne de 1813 auprès des armées alliées, à l'avant-garde de l'armée de Pologne, commandée par le général Benningsen³⁴. Déjà, depuis Vilna, Stroganov s'inquiétait du sort de la Pologne: la diète du duché de Varsovie siégeait encore malgré la présence de l'armée russe et une rencontre avec le prince Adam Czartoryski l'avait convaincu que sa patrie serait bientôt rétablie³⁵. Mais à l'arrivée des « libérateurs », les Polonais ne savaient plus s'ils devaient se réjouir du départ des Français ou se désoler du retour des Russes. Czartoryski suggère au tsar de nommer roi de Pologne le grand-duc Michel, son frère, âgé de quinze ans. Mais nombre de ses compatriotes ont secondé Napoléon dans sa marche sur Moscou, et la conduite de l'armée polonaise a ranimé les anciennes haines; d'autre part, Alexandre I^{er} craint en favorisant l'indépendance de la Pologne, de jeter ses alliés, l'Autriche et la Prusse, qui depuis le dernier partage y occupent des provinces entières, dans les bras de la France: il refuse de nommer un autre souverain que lui-même sur le trône polonais³⁶. Nous reviendrons au chapitre suivant sur le sort de ce pays déchiré.

Ayant rejoint les forces alliées en Allemagne, Stroganov père et fils participent sous Benningsen à la bataille de Leipzig contre Napoléon, du 16 au 19 octobre 1813³⁷. Cette bataille meurtrière, dite « des Nations (*Völkerschlacht*) », fera plus de cent mille victimes, 60 000 du côté français et 55 000 du côté allié. Stroganov fils a un cheval tué sous lui, mais s'en tire indemne. Affectés à l'armée du prince héritier de Suède, les Stroganov vont parcourir le Hanovre, puis contribueront à chasser l'ennemi des bouches de l'Elbe et du Weser. Ils participent au blocus de Hambourg où le maréchal Davout s'est enfermé³⁸.

En février 1814, ils pénètrent enfin en France. Sous les ordres du général Wintzingerode, ils contribuent aux succès de Champaubert, Montmirail et Vauchamp. Le 23 commence la bataille de Craonne, dans l'Aisne, où Napoléon dirige les opérations en personne, région surtout connue sur le plan militaire pour la campagne du Chemin des Dames pendant la Grande Guerre. Entre le 23 février et le 7 mars 1814, les Français perdront 8 000 hommes, les Russes 5 000³⁹. Au cours d'un engagement meurtrier, le jeune Alexandre Stroganov a la tête emporté par un boulet. D'Avesnes, Paul bouleversé

³³ Lettre à Gilbert Romme, 14 décembre 1790, *ibid.*, I, annexe v, p. 192-193.

³⁴ Les forces alliées (Autriche, Prusse, Russie, Suède) comportent quatre armées: celles de Pologne, de Bohême, la plus importante, commandée par Schwarzenberg, de Silésie par Blücher, et l'armée du Nord par le prince héréditaire de Suède: *ibid.*, III, p. 184.

³⁵ Lettre à Sophie du 29 décembre 1812: *ibid.*, III, annexe xix, p. 156.

³⁶ Lettre en français du 13 janvier 1813, Prince Adam CZARTORYSKI, *Mémoires et correspondance avec l'empereur Alexandre I^{er}*, 2 vol., Paris, Plon, 1887, II, p. 302-308.

³⁷ Dominic LIEVEN, *Russia against Napoleon: the Battle for Europe, 1807-1814*, Londres, Allen Lane, 2009, p. xxxii-xxxiii.

³⁸ NICOLAS MIKHAÏLOVITCH, *op. cit.*, I, p. 112.

³⁹ LIEVEN, *op. cit.*, p. xxxiv-xxxv, et 499-502.

transmet la nouvelle à sa femme: « Dans une bataille très sanglante que nous avons eue près de Craonne, entre cette ville et Laon, où je commandais, notre pauvre Alexandre a payé de sa vie. Le combat a été glorieux, mais tu sens ce qu'il m'a coûté, et la douleur dont j'ai été frappé ». Après avoir versé bien des larmes, excédé de fatigues, « frappé moralement, j'ai résigné mon commandement »⁴⁰. Paul décide d'emporter en Russie les cendres de son fils, « et alors, écrit-il à Sophie, au lieu de partir pour Paris, je suis parti pour Pétersbourg... » Ces trois points, tracés de sa main, résument laconiquement ses rêves brisés. Son retour dans sa patrie a quelque chose du destin d'un martyr. Il recevra de l'impératrice Elisabeth une note de sa main en français, courte mais imprégnée d'une profonde tristesse: elle lui dit « combien je souffre avec vous et pour vous. Le malheur qui vous a frappé trouble toute mon existence, mes pensées se partagent entre vous et la comtesse [...] Ne me répondez pas [...] je sens si fort votre douleur »⁴¹.

La comtesse Golovine, née princesse Galitzine, dira de Paul Stroganov qu'il était un aristocrate russe européanisé, « élève de Gilbert Romme et adepte fervent des idées républicaines qu'il cherchait à concilier, comme beaucoup de Russes, ses contemporains, avec le principe d'une hégémonie politique revendiquée par la haute noblesse de son pays »⁴². Sans doute, mais les trois points dans sa lettre à Sophie semblent receler autre chose encore. Dans la « poésie des combats » auprès des cosaques de Platov, dans sa lutte contre la Grande Armée, puis dans sa dernière campagne sur la route de Paris, confronté à Napoléon en personne, on détecte chez ce patriote russe francophone comme la nostalgie de sa seconde patrie, celle de la liberté et de l'égalité, qu'il avait découverte en 1789, et qu'il s'était promis de revoir et de montrer à son fils. Et que fidèle à ses « idées républicaines », il avait pour ainsi dire renoncé au désir d'hégémonie politique de sa classe.

Trois ans plus tard, Paul Stroganov succombait à la maladie qui le rongait. Il disparut le 10 juin 1817 à l'âge de 44 ans, « le cœur et l'âme brisés » par la perte de son fils, nous dit le grand-duc Nicolas. Sophie, ainsi que leurs quatre filles, Natalie, Adelaïde, Elisabeth et Olga, toutes nées après Alexandre, lui survécurent.

La comtesse partagea son temps entre Saint-Pétersbourg et son domaine campagnard de Maryino, non loin de Tsarskoïe Selo, où elle fonda une « école d'agriculture pratique et de métiers », devenue célèbre: comme si elle avait désiré mettre en pratique les leçons de *l'Annuaire du cultivateur* de Gilbert Romme. Se fondant sur l'expérience acquise lors de la mise en œuvre de ce programme social sur ses propres terres, elle l'appliqua aux possessions des Stroganov à Perm, bien plus importantes que les siennes: elle rédigea un grand nombre de lois permettant de fonder des institutions

⁴⁰ Lettre à Sophie du 12 mars 1814, NICOLAS MIKHAÏLOVITCH, *op. cit.*, III, p. 158.

⁴¹ *Ibid.*, III, p. 159.

⁴² *Souvenirs de la comtesse GOLOVINE, née princesse Galitzine, 1766-1821*, prés. K. WALISZEWSKI, Paris, Plon, 1910, p. 233-234 (note); NICOLAS MIKHAÏLOVITCH, *op. cit.*, *op. cit.*, I, p. 127.

telles qu'un *tribunal arbitral* et une *caisse d'épargne* sur le modèle proposé par Condorcet en 1790⁴³, afin de permettre aux travailleurs pauvres de placer avantageusement leurs « petites épargnes ». Selon Sergueï Kuznetsov, Sophie réussit à accroître le capital des Stroganov en ouvrant une nouvelle exploitation de mines d'or, et le couronnement de son œuvre fut la création à Perm en 1842 d'une école d'agriculture et d'exploitation minière, dirigée par le prince Vassili Golitsine, le mari de sa seconde fille Adélaïde⁴⁴.

Sophie mourut le 5 mars 1845 et fut inhumée à côté de son mari et de leur fils au couvent Alexandre-Nevski de la capitale. Conformément à la loi sur la primogéniture, le nom et les biens des Stroganov devaient à sa mort échoir au mari de la fille aînée de Paul, Natalia, celle-ci ayant pris pour époux son cousin Sergueï Grigorievitch Stroganov (1794-1882), consolidant ainsi la fortune de l'une des plus grandes et des plus patriotiques dynasties de Russie.

⁴³ CONDORCET, « Sur les caisses d'accumulation », *Œuvres*, XI, p. 389; Jean-Pierre GROSS, *Égalitarisme jacobin et droits de l'homme*, Paris, Arcantères, 2000, p. 34.

⁴⁴ Sergueï KUZNETSOV, « La dynastie Stroganoff: une chronique familiale », dans *Les Stroganoff, une dynastie de mécènes*, Paris, Musée Carnavalet, 2002, p. 40.